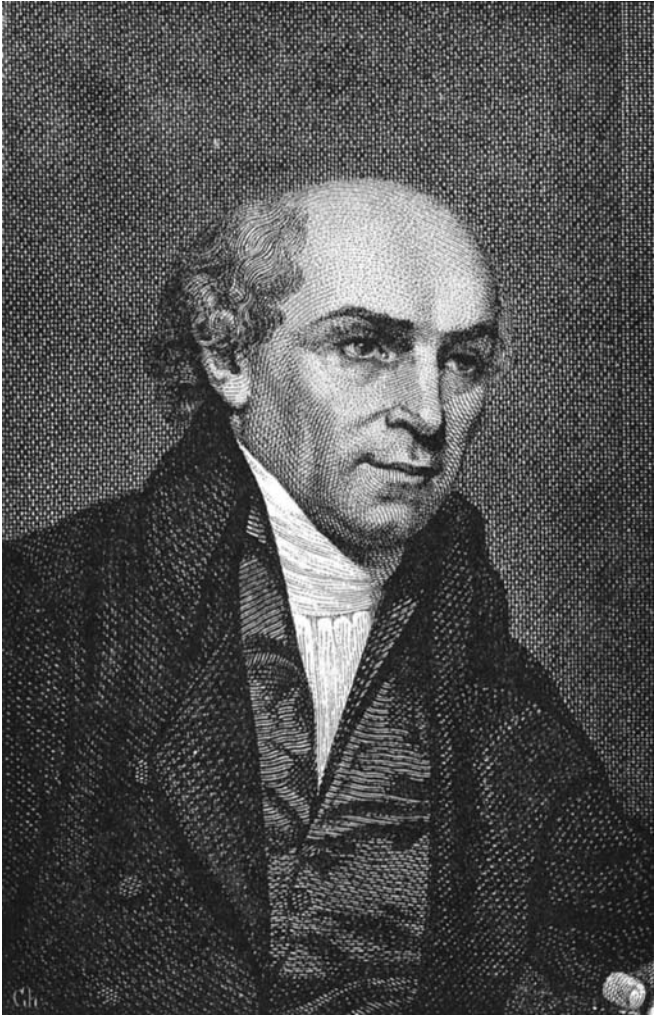


# Table des matières

1. Les premières années .....	5
2. Carey cordonnier .....	13
3. L'appel .....	23
4. Le grand projet .....	31
5. L'Inde telle que Carey la découvrit ..	41
6. Calcutta .....	49
7. Périls dans la jungle .....	59
8. Le marchand d'indigo .....	67
9. Du renfort .....	79
10. Premiers fruits .....	91
11. L'apogée de Serampore .....	101

12. Carey professeur .....	113
13. Démêlés avec la Compagnie .....	125
14. Armes de guerre .....	135
15. Une cruelle épreuve .....	143
16. Une université à Serampore .....	151
17. Carey en famille .....	157
18. La paroisse de Carey .....	167
19. Les secrets du succès .....	173
20. Le dernier voyage .....	179



*William Carey*

## Les premières années

Au 18<sup>e</sup> siècle, la plus grande partie du Northamptonshire, et tout particulièrement le district de Kettering, était morne et peu bucolique. Les villages et les bourgs, proches les uns des autres, étaient habités par des gens menant une vie aussi terne que les maisons de pierre au toit de chaume sombre où ils logeaient. Cordonniers, tisserands et travailleurs de la terre, mal payés et mal nourris, ils gagnaient tout juste de quoi mener une vie qui n'était en réalité qu'un long et sordide combat contre la pauvreté.

C'est dans un tel environnement que se trouvait le village de Paulersbury, où naquit William Carey le 17 août 1761. William était l'aîné d'une famille de cinq enfants. Son père, Edmund Carey, était tisserand de métier, mais lorsque William avait à peine six ans, il obtint le poste de clerc de paroisse et d'instituteur du

village, et la famille déménagea dans le cottage adjacent à la minuscule école.

L'école était bien primitive avec ses bancs grossièrement taillés dans des troncs de jeunes arbres sciés par le milieu et reposant sur des pieds tout aussi rudimentaires. Le cottage, quant à lui, entre le terrain de jeux avec ses platanes au port étalé et le jardin faisant office de verger, était l'endroit le plus gai du village. La forêt royale de Whittlebury, havre de paix et royaume des oiseaux et des fleurs, s'étendait immédiatement derrière les murs du verger. A quelque distance du portail de l'école, près de la lisière de la forêt, se trouvait un pays d'enchantement pour les garçons, où les fleurs s'épanouissaient, les oiseaux faisaient leur nid, et des possibilités infinies d'exploration s'offraient aux écoliers. Le ruisseau glougloutant qui courait à travers le village recelait lui aussi son lot de curiosités. Près de l'église se trouvait la pelouse du village, dédiée à la saine pratique du sport. En son milieu, un puits profond prodiguait le doux rafraîchissement d'une eau claire comme du cristal, froide même au plus chaud de l'été.

William Carey était un garçon parmi d'autres, mince et robuste; agile, il était de toutes les parties de sport et doté d'une persévérance à toute épreuve, qui le plaçait très haut dans l'estime de ses camarades. Quoique d'une disposition douce, il possédait un esprit qui ne

tolérait pas la défaite. Une fois, rappelait-on plus tard, alors qu'il tentait d'attraper un nid resté hors d'atteinte de ses compagnons, il fit une chute et fut porté chez lui tuméfié et inconscient. Dès qu'il lui fut possible de quitter la maison, il n'eut rien de plus pressé que de réessayer, et sa tentative se termina par un succès triomphal.



*Village de Paulerspury*

Aucun arbre n'était trop haut ou trop difficile à escalader pour lui. Tout le monde savait que William Carey terminait ce qu'il commençait. Les difficultés ne semblaient pas le décourager. Ses habits étaient aussi rustiques que ses manières, mais quelque chose dans le garçon impressionnait ceux qu'il rencontrait, et de son visage tranquille vous dévisageaient des yeux dont le regard assuré et franc révélait l'âme du personnage.

Quoique son éducation à l'école du village ait été sommaire, William était possédé d'une soif de savoir insatiable. Tout le voisinage était mis à contribution pour lui procurer de la lecture, mais il devait se contenter d'une sélection d'ouvrages bien modeste dans ce district rural où le salaire moyen n'excédait pas cinq shillings par semaine. Il lisait les livres à caractère historique ou scientifique avec avidité, mais «les romans me répugnaient, écrivit-il dans une rétrospective, et je les évitais, tout comme les livres religieux, peut-être pour les mêmes motifs. Les récits romanesques me plaisaient, et cette disposition m'amena à lire *Le voyage du pèlerin* avec enthousiasme, quoique sans but précis.»

Avec une exaltation toute garçonnière, il se complaisait dans les récits de voyage et d'aventure. Le capitaine Cook était le héros de l'époque et il rentra de son deuxième voyage alors que Carey était encore sur les bancs de l'école. L'Angleterre s'était passionnée pour les récits de voyage de l'explorateur, et Carey les lut avec une admiration qui devait marquer toute sa pensée postérieure. Il était surnommé «Colomb» par ses camarades et avait fait une telle impression sur eux qu'ils lui demandaient souvent de prêcher, ce qu'il faisait volontiers depuis un petit orme de montagne. Celui-ci mesurait environ deux mètres de haut et fournissait non seulement une chaire à l'orateur,

mais aussi des sièges à son auditoire ravi. Ses sermons n'avaient probablement pas grand-chose de religieux: les aventures de Cook dans les îles des mers du Sud en formaient sans doute la plus grande partie. Mais c'était vers la nature d'abord que William se tournait dans sa quête de savoir. Son intelligence claire et vive était assortie d'un esprit d'observation hors du commun, auxquels s'ajoutait une mémoire stupéfiante. On dit qu'il manquait d'imagination, mais son activité constante y suppléait, et il était capable de lire la nature qui l'entourait comme un livre ouvert. Les bêtes, les oiseaux, les insectes et les fleurs étaient pour lui une source de plaisir intarissable. Sa petite chambre, un luxe inimaginable pour la plupart de ses compagnons, était devenue un véritable musée. On y trouvait des insectes dans tous les coins, ainsi que des plantes et des oiseaux vivants pour lui permettre d'observer leur développement.

«Quoique j'aie souvent tué ses oiseaux par excès de gentillesse, écrit sa sœur dans un récit charmant, quand il voyait le chagrin que j'en avais, il me permettait toujours de m'en occuper à nouveau et m'aidait souvent à traverser les routes les plus sales pour atteindre une plante ou un insecte. Je pense qu'il ne sortait jamais, encore petit garçon, sans scruter les haies au passage, et lorsqu'il cueillait une plante quelconque, il l'observait toujours avec